

ENTRE DESIR, INTERDIT ET NOSTALGIE : ASPECTS DU DÉPIT AMOUREUX A L'AUBE DU VINGTIÈME SIÈCLE CHEZ ALAIN-FOURNIER ET RADIGUET

Dominique LANNI

Université de Malte / C. R. L. V.

« Vivre un conte de fées n'étonne pas. Son souvenir
seul nous en fait découvrir le merveilleux »

Radiguet, *Le Bal du comte d'Orgel*

Abstract (En): Feelings which arise from heartaches have inspired numerous literary works, novels particularly. This phenomenon was probably at its height during the second half of the nineteenth century. Although the theme of unrequited love seemed to be hackneyed at the beginning of the twentieth century, Alain Fournier and Raymond Radiguet gave it a new lease by proposing different but original writing modes to present it: the former through nostalgia in *Le Grand Meaulnes* and the latter through constraint in *Le Bal du Comte d'Orgel*. This article aims to show how this was achieved.

Keywords (En): Unrequited love; Desire; Constraint; Alain-Fournier, *Le Grand Meaulnes*; Raymond Radiguet, *Le Bal du comte d'Orgel*

Les passions malheureuses sont propices aux intrigues romanesques ; il est rarement de passions heureuses dans le roman. Faut-il s'en étonner dès lors qu'étymologiquement, ce terme réfère à la douleur ?¹ Depuis le haut Moyen Âge, la littérature française offre une longue tradition de fictions sondant les élans et indécisions du cœur. Aussi n'est-ce pas un hasard si quelques-unes de ses œuvres les plus emblématiques s'originent dans la passion et son corollaire le dépit amoureux. A l'avènement du vingtième siècle, le dépit amoureux, qui est principalement devenu l'affaire d'écrivains de métier, fait figure de thème éculé. Parvenus à leur *terminus ad quo*, le roman sensible et le roman sentimental semblent ne rien pouvoir offrir d'autre que de linéaires histoires d'atermoiements de jouvenceaux. Or deux jeunes romanciers tout juste sortis de l'adolescence, Alain-Fournier et Raymond Radiguet, vont, tout en partant d'expériences personnelles malheureuses, composer sur ces thèmes ô combien éculés, deux des romans parmi les plus élaborés de l'entrée dans la modernité : *Le Grand Meaulnes* et *Le Bal du comte d'Orgel*. Coups d'essai, coups de maître. Chefs d'œuvre de deux météores, ces romans ont en commun d'avoir eu un puissant impact tant en France qu'à l'étranger. Le thème du dépit amoureux n'ayant en soi rien d'original, c'est dans son traitement que réside la force de ces deux œuvres. Comment Alain-Fournier et Raymond Radiguet ont-ils renouvelé en le reprenant le thème du dépit amoureux ? Via une relecture cavalière du *Grand Meaulnes* et du *Bal du comte d'Orgel*, ce sont deux aspects du dépit amoureux à l'aube du vingtième siècle qu'on va ici s'appliquer à mettre en évidence.

¹ Erich Auerbach (1941), *Passio als Leidenschaft*, *Publications of the Modern Language Association of America* LVI, New York, p. 1179-1196. Trad. fr. : (1998), *De la Passio aux passions, Le Culte des passions. Essais sur le dix-septième siècle français*, Paris, Macula, « Argo », p. 51-81.

Le dépit amoureux à l'épreuve de la nostalgie : *Le Grand Meaulnes* d'Alain-Fournier ou l'impossible retour

L'histoire du grand Meaulnes avec Yvonne de Galais est, transposée, l'histoire tumultueuse qu'a vécue Henri Fournier avec Yvonne de Quiévrecourt de 1905 à 1913, année de son ultime rencontre avec sa bien aimée et de l'envol de ses dernières illusions. Le 1^{er} juin 1905, sur les marches du Grand Palais à Paris, Alain-Fournier est subjugué par une apparition, qu'il suit sur le Cours-la-Reine et jusqu'à son domicile boulevard Saint-Germain. Le 11 juin, après avoir guetté sa sortie, il la suit de nouveau à travers les rues de la capitale et l'aborde. Entre elle et lui s'engage alors une conversation qui va marquer son existence entière jusqu'à la mort.²

En 1906, un an jour pour jour après leur rencontre, Henri attend Yvonne. En vain. S'étaient-ils donné rendez-vous ? « Elle n'est pas venue, écrit le soir même Henri Fournier à son ami Jacques Rivière. D'ailleurs, fût-elle venue qu'elle n'aurait pas été la même. »³ En 1907, Henri apprend qu'Yvonne s'est mariée. Entre 1910 et 1912, il a une liaison difficile, entrecoupée de ruptures, avec Jeanne, une modiste. En février 1913 a lieu entre Henri et Yvonne, désormais mère de deux enfants, une ultime rencontre qui met définitivement fin aux ultimes espoirs qu'il pouvait nourrir. C'est à la même période qu'il achève *Le Grand Meaulnes*, lequel paraît quelques mois plus tard à la N. R. F. sous le semi-pseudonyme d'Alain-Fournier.⁴

A l'origine du *Grand Meaulnes* figurent donc les désarrois personnels d'un jeune homme qui a rencontré une jeune femme, l'a aimée aussi intensément que leur rencontre fut brève. Avec Yvonne de Quiévrecourt, Henri Fournier a connu le bonheur, l'enchantement, l'extase. Mais aussi le désenchantement et la dévastation. C'est ce passage de l'enchantement au désenchantement, de l'extase à la dévastation, du bonheur vécu au bonheur impossible que le romancier Alain-Fournier a transfiguré dans son unique œuvre achevée, *Le Grand Meaulnes*, en soumettant le dépit amoureux à l'épreuve de la nostalgie, via le schème de l'impossible retour.

Dans *Le Grand Meaulnes*, le bonheur s'ancre profondément dans le domaine mystérieux auquel il demeure viscéralement lié tout au long du roman. C'est en

² « Son destin, note Daniel Leuwers, sera mû par la souffrance d'avoir perdu la merveilleuse jeune fille. A moins qu'un rêve préexistant n'ait fait surgir à point nommé la jeune fille et son cortège attendu de souffrances... Toujours est-il que pendant huit ans, Alain-Fournier s'efforcera de raconter cette histoire en l'associant à ses plus chers souvenirs d'enfance. Des poèmes et des nouvelles précéderont ou accompagneront l'écriture du *Grand Meaulnes*. » Daniel Leuwers (1983), Une approche du *Grand Meaulnes* – Repères, in : Alain-Fournier, *Le Grand Meaulnes*, Paris, Le Livre de Poche, p. 298.

³ Jacques Rivière et Alain-Fournier (1948), *Correspondance, 1905-1914*, Paris, Gallimard, Nouvelle édition revue et corrigée par Alain Rivière et Pierre de Gaulmyn.

⁴ C'est en 1905 qu'Alain-Fournier entreprend de composer, après avoir un temps songé à écrire un roman symboliste, un roman paysan, avant de penser à un roman centré sur le personnage d'Yvonne, d'où l'évolution des titres : *Les Gens de la ferme*, *Les Gens du domaine*, *La Fille du domaine*. En 1906, il écrit à Jacques Rivière que son œuvre sera « peut-être un perpétuel va-et-vient insensible du rêve à la réalité. » En 1907-1908, Yvonne est au cœur de son roman qui s'intitule désormais *Le Pays-sans-nom*. « Les réminiscences de l'enfance commencent à s'harmoniser avec le souvenir de la rencontre de 1905 » observe Daniel Leuwers. C'est en 1910 seulement que le Grand Meaulnes devient le protagoniste du roman. Le 24 août, Alain-Fournier écrit à Jacques Rivière : « Je travaille simultanément à la partie imaginaire, fantastique, de mon livre et à la partie simplement humaine. L'une me donne des forces pour l'autre. Mais sans doute faudra-t-il que je renonce à la première : la seconde va tellement mieux. » Le 2 septembre 1912, il lui annonce que son roman sera achevé le 1^{er} octobre. Il le sera en réalité début 1913...

s'égayant qu'Augustin Meaulnes, nouveau pensionnaire de l'école de Sainte-Agathe, et compagnon de François Seurel, le narrateur, accède, comme dans un rêve éveillé, dans un domaine mystérieux régi par des enfants libres de faire ce que bon leur semble, où se donne une étrange fête costumée en l'honneur du maître des lieux et de sa fiancée, une jeune inconnue. Là, il fait la rencontre d'une jeune femme dont il tombe sous le charme, le temps d'une promenade en barque sur un lac et de quelques pas et paroles échangés le long d'un chemin. « Etrange matinée », « étrange partie de plaisir ». Tout est réel et pourtant tout semble irréel. L'idylle s'achève aussi brutalement et étrangement qu'elle a commencé. « Je vous attendrai », lui promet celle dont il vient tout juste d'apprendre le nom : Yvonne de Galais. Un dernier regard. Elle s'échappe. Et lui échappe. Pour toujours. Meaulnes ne se remettra jamais de cette apparition. La fête est finie. Le mariage n'aura pas lieu. Chacun rentre chez soi. Meaulnes monte dans une voiture et s'assoupit. Réveillé alors qu'il fait encore nuit, c'est du chemin qui doit le mener à Sainte-Agathe qu'il voit disparaître la vieille berline qui l'a conduit jusque là, « dernier vestige de la fête mystérieuse. » (ALAIN-FOURNIER, 1983 : 97) C'est sur cette image que s'achève la première partie du roman.⁵

La seconde partie du roman consiste en la recherche du domaine mystérieux. L'impossible retour est d'abord physique. De retour à Sainte-Agathe, Augustin Meaulnes consulte des cartes, des plans, en vue de retourner au domaine mystérieux. Incapable de retrouver le chemin qui permet d'y accéder, il erre au beau milieu de la nuit « comme quelqu'un qui, dans sa tête, recherche ou repasse des souvenirs, les confronte, les compare, calcule, et soudain pense avoir trouvé ; puis de nouveau lâche le fil et recommence à chercher... » (ALAIN-FOURNIER, 1983 : 41) Car noms de lieux, distances et repères s'abolissent dans une géographie en permanence recomposée par une mémoire fatiguée et bercée de souvenirs magiques. Par-delà le chemin du domaine mystérieux, c'est Yvonne, et par-delà Yvonne, le bonheur qu'il a connu lors de cette fête étrange que Meaulnes cherche à retrouver. En dépit de ses efforts et de ceux du narrateur, sa quête demeure vaine. Abandonnant tout espoir de retrouver le domaine, Meaulnes quitte Sainte-Agathe pour Paris en enjoignant par lettre à son ami Seurel de tout oublier. C'est sur cette requête que s'achève la seconde partie du roman.

Deux ans après le départ de Meaulnes, le narrateur trouve par hasard le domaine mystérieux. La terrible réalité, c'est Delouche, un ancien camarade de classe, qui l'énonce, Delouche qui, depuis le début peut-être possède les clés du chemin du domaine mystérieux : « C'était une noce, quoi ! » (ALAIN-FOURNIER, 1983 : 156) Ramenée à ce qu'elle a toujours été, une noce, la fête étrange n'a plus rien de magique, d'extraordinaire. Ayant retrouvé le domaine et appris qu'Yvonne de Galais ne s'est

⁵ Cette première partie a fait l'objet de nombreux remaniements. « Je travaille depuis deux jours à mon livre – simultanément à la partie d'imagination pure et de construction fantastique – et à la partie humaine très simple et faite de souvenirs, écrit Alain-Fournier à René Bichet le 22 août 1910. Il se pourrait à la fin que mon premier livre se réduisît à la première, déjà suffisamment avancée. » Alain-Fournier (1986), *Lettres au petit B.*, Paris, Fayard. Edition établie par Alain Rivière, p. 209. A la date du 2 janvier 1933, André Gide écrit dans son *Journal* : « *Le Grand Meaulnes* dont l'intérêt se dilue ; qui s'étale sur un trop grand nombre de pages et un trop long espace de temps ; de dessin quelque peu incertain et dont le plus exquis s'épuise dans les cent premières pages. Le reste du livre court après cette première émotion virginale, cherche en vain à s'en ressaisir... Je sais bien que c'est le sujet même du livre ; mais c'en est aussi le défaut, de sorte qu'il n'était peut-être pas possible de le « réussir » davantage. » André Gide (1997), *Journal*, 2, 1926-1950, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade ». Edition établie par Martine Sagaert.

jamais mariée, François enjoint Meaulnes de l'accompagner à une fête à laquelle elle doit être présente. Dans le domaine qui a subi les outrages du temps, Meaulnes recherche les vestiges du domaine mystérieux. Il n'a de cesse de vouloir retrouver le passé ou à défaut de le reconstituer : « D'une question abrupte, Meaulnes, de nouveau, cédait à son idée fixe. Il demandait des renseignements sur tout ce qu'il avait vu autrefois : les petites filles, le conducteur de la vieille berline, les poneys de la course... » Tout cela, Yvonne veut l'oublier : « Invariablement, avec un entêtement dont il ne se rendait certainement pas compte, Meaulnes en revenait à toutes les merveilles de jadis. Et chaque fois la jeune fille au supplice devait lui répéter que tout était disparu : la vieille demeure si étrange et si compliquée, abattue ; le grand étang, asséché, comblé ; et dispersés, les enfants aux charmants costumes... » (ALAIN-FOURNIER, 1983 : 206-207)

Meaulnes a retrouvé le domaine mystérieux et son apparition. Mais c'est précisément parce que ce domaine n'est pas celui dans lequel il a été heureux et qu'Yvonne n'est pas celle qu'il a aimée, que Meaulnes renonce au bonheur et sacrifie celui d'Yvonne : « Certes, j'aurais voulu revoir une fois Mlle de Galais, seulement la revoir..., avait-il confié à Seurel avant de revoir Yvonne. Mais, j'en suis persuadé maintenant, lorsque j'avais découvert le Domaine sans nom, j'étais à une hauteur, à un degré de perfection et de pureté que je n'atteindrai jamais plus. » (ALAIN-FOURNIER, 1983 : 194-195) Yvonne le comprend aussitôt lorsqu'elle le voit rechercher désespérément les vestiges du passé : « « Il n'est pas heureux », dit-elle douloureusement [...]. « Et peut-être que je ne puis rien faire pour lui ?... » » (ALAIN-FOURNIER, 1983 : 209) Elle l'a sans doute compris depuis longtemps, elle qui n'a jamais recherché rien d'autre qu'un bonheur simple, et qui avait confié à François qu'elle aimerait être institutrice pour apprendre « aux garçons à être sages, d'une sagesse que je sais. Je ne leur donnerais pas le désir de courir le monde [...]. Je leur enseignerais à trouver le bonheur qui est tout près d'eux et qui n'en a pas l'air... » (ALAIN-FOURNIER, 1983 : 180) Et si la demande en mariage de Meaulnes laisse un instant à penser qu'il se résout à accepter d'être heureux, l'appel de Frantz, son cri d'enfant gâté : « Mais moi, je suis malheureux, moi ! » vient lui rappeler le terrible serment de Sainte-Agathe. Meaulnes repart donc, bien décidé à tenir sa parole, encouragé en cela par sa jeune épouse, qui a compris depuis longtemps qu'elle ne le rendrait jamais heureux.⁶

Dans *Le Grand Meaulnes*, le désenchantement, la dévastation et le bonheur impossible naissent du schème de l'impossible retour au domaine mystérieux, domaine qui est à l'évidence le paradis perdu : « ... j'ai essayé de vivre là-bas, à Paris, quand j'ai vu que tout était fini et qu'il ne valait plus même la peine de chercher le Domaine perdu..., explique Meaulnes à Seurel. Mais un homme qui a fait une fois un bond dans le Paradis, comment pourrait-il s'accommoder ensuite de la vie de tout le monde ? » (ALAIN-FOURNIER, 1983 : 194) Or ce qui est perdu l'est à jamais. Le bonheur, Meaulnes l'a embrassé. C'était en 189., lors d'une fête étrange donnée dans un domaine

⁶ « Cet après-midi, écrit Alain-Fournier à son ami René Bichet, chez le *Grand Meaulnes*, c'est le jour des noces. « C'est un beau jeudi soir glacé, où le grand vent souffle... » Ce grand imbécile s'enfuit une première fois à la tombée de la nuit et on le rattrape ; une deuxième fois le lendemain avant le jour, pour de bon cette fois. Il me reste encore trois chapitres à écrire, un dans le milieu, et deux à la fin. » Fournier à Bichet, 2 nov. 1912. Jour des Morts, in : Alain-Fournier, *Lettres au petit B.*, Paris, Fayard, 1986. Édition établie par Alain Rivière, p. 274.

mystérieux dont le souvenir se fait d'autant plus douloureux que les vestiges disparaissent un à un. Et c'est parce qu'il est à la poursuite de ce souvenir, des fantômes du passé, de chimères que Meaulnes ne peut se projeter dans l'avenir, qu'il juge son bonheur impossible et, ce faisant, ruine ce qui aurait pu faire son bonheur et celui d'Yvonne.⁷

Le dépit amoureux à l'épreuve de l'interdit : *Le Bal du comte d'Orgel* de Raymond Radiguet ou le devoir contre le désir

Dans l'article qu'il consacre à Raymond Radiguet, l'écrivain indigéniste Carl Brouard observe : « peut-être son chef-d'œuvre est-il *Le Bal du comte d'Orgel*. Je n'essaierai pas de raconter ce roman où il ne se passe presque rien ; cependant les personnages vivent intensément renseignés que nous sommes des motifs qui les font agir. »⁸ Parmi tous ceux qui ont écrit sur ce roman, nombreux sont ceux qui ont pointé la première singularité de ce roman – lequel n'en est pas dénué : le fait qu'il ne s'y passe rien ou si peu de choses ; il n'y a pas même de bal : on n'assiste qu'à ses préparatifs et ce en clausule du roman.

C'est Jean Cocteau, qui a joué un rôle prépondérant dans la finalisation du roman qui, le premier sans doute, a le mieux perçu le sens de cette singularité et pointé sa virtuosité, dans une note de Radiguet reprise dans sa préface au *Bal* : « *Le Bal du comte d'Orgel* : Roman où c'est la psychologie qui est romanesque. Le seul effort d'imagination est appliqué là, non aux événements extérieurs, mais à l'analyse des sentiments. »⁹

Le Bal du comte d'Orgel est une *Princesse de Clèves* moderne. Des intrigues et machinations de la Cour d'Henri II, on passe en effet aux fêtes et bals des « années folles ». Comme dans *La Princesse de Clèves*, on trouve le triangle amoureux réunissant le mari – le comte Anne d'Orgel, la femme – Mahaut d'Orgel – et l'amant – François de

⁷ « Meaulnes, le grand Meaulnes, le héros de mon livre, est un homme dont l'enfance fut trop belle, écrit Alain-Fournier à son ami Jacques Rivière. Pendant toute son adolescence il la traîne après lui. Par instants, il semble que tout ce paradis imaginaire qui fut le monde de son enfance va surgir au bout de ses aventures, ou se lever sur un de ses gestes... Mais il sait déjà que ce paradis ne peut plus être. Il a renoncé au bonheur. Il est dans le monde comme quelqu'un qui va s'en aller. C'est là le secret de sa cruauté. Il découvre la trame et révèle la supercherie de tous les petits paradis qui s'offraient à lui. Et le jour où le bonheur indéniable, inéluctable se dresse devant lui, et appuie contre le sien son visage humain, le grand Meaulnes s'enfuit, non point par héroïsme mais par terreur, parce qu'il sait que la véritable joie n'est pas de ce monde. » Lettre d'Alain-Fournier à Jacques Rivière, in : Alain-Fournier, *Le Grand Meaulnes*, op. cit., p. 290-291.

⁸ « En vérité, poursuit Carl Brouard, ce petit roman me paraît être de la lignée bien française, qui va de *La Princesse de Clèves* à *Dominique*. Radiguet – mélange exquis d'un marivaudage un peu sec et du modernisme le plus aigu. » Carl Brouard (1927), L'Ange Raymond Radiguet, *La Revue Indigène* 3, Port-au-Prince, Imprimerie Moderne, p. 97-98.

⁹ Jean Cocteau (1924), Préface, in : Raymond Radiguet, *Le Bal du comte d'Orgel*, Paris, Bernard Grasset. « Raymond Radiguet, observe Albert Thibaudet, n'énonce point, certainement, ce qu'il veut faire, mais ce qu'il a fait. Cette vue abstraite, cette réflexion critique, est née comme l'indique la rédaction, après que le *Bal* a été écrit, tout au moins en partie – écrit non pour que l'auteur se conformât à une machine de manifeste, à une théorie littéraire, celle de la psychologie romanesque, mais afin que sortît de lui un être obscur et neuf qui voulait vivre : après le diable au corps, l'étincelle de feu mobile, le dieu dans l'esprit. » Albert Thibaudet (1924), La psychologie romanesque, *Nouvelle Revue Française*, 1^{er} août 1924. Rééd. in : Raymond Radiguet (1983), *Le Bal du comte d'Orgel*, Paris, Gallimard. Edition établie par Bernard Pingaud, p. 229.

Séryeuse. Comme Madame de Clèves, Mahaut résiste et finit par tout avouer à son époux. Là où le *Bal du comte d'Orgel* présente de sérieuses différences avec la *Princesse de Clèves*, c'est dans la nature des sentiments éprouvés. Mahaut d'Orgel n'est pas Madame de Clèves. Elle est follement éprise de son époux, lequel n'a pour elle que de la « reconnaissance » et de « l'amitié » qu'il tient pour de l'amour (RADIGUET, 1983 : 60). Anne d'Orgel n'est pas Monsieur de Clèves. C'est un être léger, frivole, superficiel, c'est un être suffisant, méprisant au possible, un pitre qu'un rien suffit à divertir et qui ne trouve son bonheur « que dans une atmosphère factice, dans des pièces violemment éclairées, pleines de monde. » (RADIGUET, 1983 : 100-101) C'est lui qui s'entiche de François et ce parce qu'ils ont joué ensemble un bon tour à Paul Robin, un autre larron paré de tous les doux vices. François de Séryeuse enfin n'a rien du duc de Nemours. Il n'a ni sa noblesse, ni sa prestance, ni ses vues. C'est un insouciant qui est amoureux sans être passionné qui – dans la version définitive du roman – prend conscience somme toute assez tôt qu'il est vain de croire en cet amour et cette situation lui sied parfaitement ; aussi se félicite-t-il de ce que cet amour ne puisse « recevoir aucune réponse ».

Dans *Le Bal*, la passion amoureuse à l'origine du dépit ne résulte pas d'un coup de foudre mais d'un étrange concours de circonstances. C'est parce qu'ils sont amenés à se voir et à se revoir que François de Séryeuse et Mahaut d'Orgel sont animés de sentiments qui les poussent irrésistiblement l'un vers l'autre sous les yeux d'Anne d'Orgel. Curieusement et dès le début, il s'agit donc d'un jeu à trois, et d'un jeu à trois d'autant plus compliqué que la confusion la plus grande règne au niveau des sentiments. Ainsi François et Mahaut sont-ils mal à l'aise dès lors qu'ils se retrouvent seuls : « L'absence les gênait de celui dont la présence gêne d'habitude les amants » ; Mahaut « ne veut voir en François que l'ami de son mari » ; Anne croit sentir naître en lui « un sentiment nouveau » ; François « n'imagine pas d'autre bonheur que l'accord d'Anne et de Mahaut. » Ainsi que l'observe justement Bernard Pingaud, le malentendu joue un rôle prépondérant dans ce roman : « François, Anne et Mahaut passent leur temps à se tromper sur ce qu'ils croient voir ou comprendre, écrit-il, et c'est l'enchaînement de ces erreurs qui, bien plus que les événements, constitue l'intrigue. »¹⁰

De la première version du roman à la version définitive, Raymond Radiguet n'a cessé d'atténuer la nature des sentiments qu'éprouvent l'un pour l'autre Mahaut d'Orgel et François de Séryeuse, de jouer sur le registre de la confusion des sentiments et de ramener ce qui était initialement de l'amour à une faiblesse... Sur ces entrefaites, le dépit amoureux naît, se nourrit et se fortifie de la nécessité de se plier au devoir, lequel

¹⁰ « Chose curieuse, note Bernard Pingaud, le mot « malentendu » n'apparaît qu'une fois dans le roman. Mais il n'est guère de page où Radiguet n'utilise le procédé. Le bénéfice romanesque qu'il en tire est clair : en mettant les personnages en porte à faux les uns par rapport aux autres et aussi par rapport à eux-mêmes, le malentendu permet un perpétuel effet de surprise. Le postulat tacite du narrateur est qu'il existe de tout événement au moins deux explications possibles, et qu'on choisit inmanquablement la mauvaise parce qu'on ne veut pas ou on ne peut pas voir la bonne. Cette règle admise, il suffit de déplacer les pièces du jeu de telle sorte qu'à chaque erreur de l'un réponde une erreur de l'autre pour que la partie ne cesse de rebondir. » Bernard Pingaud (1983), *Une Machine à tailler le cristal*, in : Raymond Radiguet, *Le Bal du comte d'Orgel*, op. cit., p. 23.

doit primer sur tout dans le monde – c'est-à-dire dans le grand monde – auquel appartiennent les d'Orgel mais également François de Séryeuse.¹¹

Nombreux sont les critiques qui ont pointé le caractère déconcertant de la fin du roman. Mahaut avoue à Anne la nature des sentiments qui la lient à François. Cependant, ni les propos eux-mêmes ni leur teneur ne sont dévoilés, Radiguet se complaisant en cela à continuer de brouiller les pistes. Seules figurent les réactions d'Anne qui, incrédule, ramène ces élans du cœur à des enfantillages avant d'intimer à son épouse le silence par la formule sur laquelle se clôt le *Bal* : « – Et maintenant, Mahaut, dormez ! Je le veux. » (RADIGUET, 1983 : 207) Or cette fin est d'une logique implacable si on considère que pour les trois protagonistes, cet amour est impossible au vu de la raison et du devoir, qu'il s'agisse du devoir moral ou du devoir mondain. Un passage succédant à l'aveu de Mahaut non conservé dans la version définitive du manuscrit indique la place prépondérante que Radiguet avait initialement accordée au devoir dans le roman, écrivant : « C'est le devoir, le vrai devoir ? Madame d'Orgel avait tout avoué pour ne s'y point dérober et voici que son mari la tançait, lui parlant au nom du devoir. Ce même mot ne cachait pas les mêmes préoccupations. Anne n'avait-il pas raison ? Le devoir n'est-il pas dans le respect des convenances ? Un point, c'est tout. »¹² Si on ajoute à cela que le titre de la première version du *Bal* était *Le Fantôme du devoir*, référence à peine voilée à l'ultime échange entre Monsieur et à Madame de Clèves dans le roman de Madame de La Fayette, la boucle est bouclée...¹³

Et dans la version définitive du *Bal*, le devoir n'est pas marqué du sceau de la négativité. Au contraire, dans ce monde des années folles que dominent des êtres légers, frivoles, sans épaisseur, le devoir est une marque d'élégance, de raffinement, de supériorité défini comme un « mélange qui n'est insipide que pour ceux qui n'ont pas de goût [...] ». Et c'est en cela sans doute que réside la « nouveauté » à laquelle Radiguet tenait tant et qui fait du *Bal du comte d'Orgel* un roman à contre-courant. Pour faire « passer la nouveauté », Radiguet estimait qu'il n'y a pas de « stratagème plus sûr » que de « choisir un sujet peu surprenant. »¹⁴ C'est partant du dépit amoureux et en opposant au désir le devoir, mais un devoir qui magnifie ceux qui s'y plient que le jeune romancier a renouvelé en le reprenant un thème qu'on pouvait jusque là tenir pour usé jusqu'à la corde.

¹¹ Et cela bien que sa mère se soit toujours considérée, malgré leur appartenance à la noblesse, comme une bourgeoise et que lui ne se soit jamais senti appartenir à ce monde. C'est d'ailleurs à force de fréquenter les d'Orgel que François se familiarise avec les devoirs de ce monde...

¹² C'est dans cette même version que figure le passage faisant suite à la soirée chez les d'Orgel au cours de laquelle François n'a pu s'entretenir avec Mahaut, non conservé dans la version finale, et dans laquelle le jeune amoureux ne décolère pas : « Le devoir est une excuse trop commode à l'assassinat et au suicide. N'est-ce pas assez à ma souffrance que celle que j'aime et qui m'aime ait appartenu à un autre ? Faut-il que, sous prétexte de devoir, elle tue deux bonheurs, le sien et le mien ? » Cit. in : Bernard Pingaud, « Une Machine à tailler le cristal », in : Raymond Radiguet, *Le Bal du comte d'Orgel*, op. cit., p. 34 et 45.

¹³ Jean Cocteau s'est attribué à plusieurs reprises le choix du titre définitif sans qu'aucun élément ne vienne confirmer ou infirmer ses affirmations.

¹⁴ Raymond Radiguet (1921), Ingres et le Cubisme, *Œuvres complètes*, Paris, Club des Libraires de France, tome 2.

Roman de la magie des illusions perdues, des trompeuses espérances, des amours à jamais inachevées, roman du désenchantement et de l'impossible nostalgie : *Le Grand Meaulnes* est tout cela à la fois. Cette quête du paradis perdu, Alain-Fournier l'a poursuivie dans son second roman, *Colombe Blanchet*, liasse de brouillons laissée par l'auteur à ses proches avec la mention : « Rien de tout ceci n'est écrit et ne doit être publié (tel quel). » A l'instar du *Grand Meaulnes*, *Colombe Blanchet* se donne à lire comme une quête du paradis perdu de l'enfance. Inconsciemment, le protagoniste, Jean-Gilles Autissier, se plaît à imaginer « une existence qui ressembl[erait] au tendre paradis perdu de sa première enfance. »¹⁵ A la femme qu'il a aimée et qui lui a inspiré Yvonne de Galais, la seule et l'unique capable de lui apporter « la paix et le repos », Alain-Fournier a écrit : « C'est à vous que j'aimerais raconter *Colombe Blanchet*. » Dans ce roman, « plus de lanterne magique, de fantasmagorie, de ballet russe et d'aventure anglaise » ainsi qu'il l'écrit à Péguy en 1913, mais toujours ce « long regret, cette si étroite peine », née de son idylle avec « la seule femme qui eût pu [lui] donner le bonheur en ce monde. »¹⁶ Entre *Le Diable au corps* et *Le Bal du comte d'Orgel*, il y a, étrangement, la même distance et la même continuité qu'entre *Le Grand Meaulnes* et *Colombe Blanchet*. Tout comme *Colombe Blanchet* constitue une répétition du *Grand Meaulnes*, *Le Bal* forme une répétition du *Diable*. Dans *Le Bal du comte d'Orgel*, le dépit amoureux naît de l'impossibilité pour François et Mahaut, dès lors qu'ils ont pris conscience de la nature des sentiments qu'ils éprouvent l'un pour l'autre, de transgresser l'interdit. Leur amour est vain parce qu'il ne peut recevoir de réponse. L'équation posée est donc des plus simples : non seulement il ne se passe rien tout au long du roman, mais il ne se passera rien *après*, dans le sens où le devoir prime sur le désir et où la morale et les conventions interdisent qu'il adienne quoi que ce soit. *Le Grand Meaulnes* et *Le Bal du comte d'Orgel* donnent à voir deux aspects du dépit amoureux à l'aube du vingtième siècle. Il s'agit d'aspects différents mais ayant en commun d'être tous deux emprunts d'une profonde lucidité et d'une étonnante sagesse sur les égarements du cœur pour deux auteurs qui, du fait de la brièveté de leur existence, ne devaient connaître de l'amour que ses tourments.

BIBLIOGRAPHIE

Imprimés

Sources primaires

ALAIN-FOURNIER (1983), *Le Grand Meaulnes*, Paris, Le Livre de Poche. Edition établie par Daniel Leuwers.

RADIGUET Raymond (1983), *Le Bal du comte d'Orgel*, Paris, Gallimard. Edition établie par Bernard Pingaud.

¹⁵ « Là aussi, lit-on quelques lignes plus loin, il y aurait une jeune femme, venue on ne savait comment, mais certainement d'une façon étrange, charmante et inattendue. » Alain-Fournier, *Colombe Blanchet. Esquisses d'un second roman*, Paris, Le Cherche Midi Editeur / Amor Fati, 1990, « Points Fixes roman ». Préface d'Alain Rivière. Edition établie par Gabriella Manca, p. 44.

¹⁶ Charles Péguy et Alain-Fournier, *Correspondance, 1910-1914*, Paris, Fayard, 1973. Présentation par Yves Rey-Herme. Cit. in : Alain Rivière, « Préface » in : Alain-Fournier, *Colombe Blanchet. Esquisses d'un second roman*, op. cit., p. 8.

Sources secondaires

Ouvrages

- ALAIN-FOURNIER (1986), *Lettres au petit B.*, Paris, Fayard. Edition établie par Alain Rivière.
- GIDE André (1997), *Journal*, 2, 1926-1950, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade ». Edition établie par Martine Sagaert.
- RADIGUET Raymond (1921), Ingres et le Cubisme, *Œuvres complètes*, Paris, Club des Libraires de France, tome 2.
- RIVIERE Jacques et ALAIN-FOURNIER (1948), *Correspondance, 1905-1914*, Paris, Gallimard, Nouvelle édition revue et corrigée par Alain Rivière et Pierre de Gaulmyn.

Articles

- AUERBACH Erich (1941), Passio als Leidenschaft, *Publications of the Modern Language Association of America* LVI, New York, p. 1179-1196. Trad. fr. : (1998), De la Passio aux passions, *Le Culte des passions. Essais sur le dix-septième siècle français*, Paris, Macula, « Argo », p. 51-81.
- BROUARD Carl (1927), L'Ange Raymond Radiguet, *La Revue Indigène* 3, Port-au-Prince, Imprimerie Moderne, p. 97-98.
- COCTEAU Jean (1924), Préface, in : Raymond Radiguet, *Le Bal du comte d'Orgel*, Paris, Bernard Grasset.
- LEUWERS Daniel (1983), Une approche du *Grand Meaulnes* – Repères in : Alain-Fournier, *Le Grand Meaulnes*, Paris, Le Livre de Poche, p. 283-304.
- THIBAUDET Albert (1924), La psychologie romanesque, *Nouvelle Revue Française*, 1^{er} août 1924. Rééd. in : Raymond Radiguet (1983), *Le Bal du comte d'Orgel*, Paris, Gallimard. Edition établie par Bernard Pingaud, p. 229-237.